

chez l'homme aussi bien que les expériences instituées sur les animaux contredisent les conclusions optimistes des auteurs, résumées ainsi par M. Davaine : « Les individus chez lesquels des trichines ont été trouvées n'avaient accusé aucune douleur, aucun symptôme particulier qui dût être rapporté à la présence des vers. Il est probable qu'ils n'avaient jamais éprouvé de phénomène quelconque qui eût pu leur donner la conscience d'un état particulier des muscles envahis par une innombrable quantité de parasites ; l'existence des trichines paraît donc exempte de tout inconvénient, car ces vers ne se reproduisent point dans les muscles qu'ils envahissent et périssent toujours sans avoir pris un développement plus considérable. »

2° Que les symptômes notés chez la malade du professeur Friedrich, et qu'il serait superflu de reproduire ici, représentent ceux qu'on a signalés dans les trois seules observations prises sur le vivant.

3° Que les cas d'infection sont plus nombreux qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, au moins dans certaines contrées.

4° Que le mode d'alimentation exerce une influence capitale, l'infection par les trichines étant due essentiellement à l'ingestion de viandes d'animaux altérées par ce parasite.

(*Archives générales de médecine*, 1862.)

## DE LA GYMNASTIQUE MÉDICALE.

---

La gymnastique a de la peine à s'installer en France; de temps en temps, et seulement à de longs intervalles, on essaye de réchauffer le zèle, et on réussit à entraîner l'opinion. La mode vient en aide à ces tentatives, et, comme elles n'ont d'autres soutiens que la passion plus ou moins ardente du professeur et l'entraînement d'un public capricieux, les essais sont de courte durée. On se rappelle avec quelle ardeur fut accueilli le premier enseignement du colonel Amoros, qui entremêlait les exercices de chants et de récitations, et qui prétendait, en développant le corps, cultiver le cœur et l'intelligence par des strophes morales et philosophiques conçues dans le goût de l'époque. Si l'armée, que le colonel avait surtout en vue, n'avait pas préservé quelques restes de la tradition, tout serait aujourd'hui tombé dans l'oubli. L'ouvrage de Clios redonna plus tard une certaine impulsion. La gymnastique perdit le caractère antique qu'on avait d'abord essayé de lui imprimer, les exercices furent appropriés à nos habitudes sociales, et bon nombre de familles se prêtèrent de bonne grâce à organiser dans leur intérieur un diminutif de gymnase, composé de deux ou trois appareils, qui furent enfin relégués parmi les jouets d'enfants périlleux.

Les choses en étaient là, la gymnastique paraissait dans les collèges une sorte de consécration traditionnelle, et figurait pour mémoire dans les programmes des études facultatives, lorsque Georgii tenta, en 1847, de fonder une œuvre plus solide. Élève de l'école suédoise, initié, sous les yeux du fondateur, à toutes les



pratiques, imbu de toutes les espérances, sinon de toutes les illusions, qui donnent tant de courage aux novateurs, il avait presque réussi, lorsque la révolution de 1848 vint tout rompre. Le professeur fut obligé d'abandonner la partie et de chercher meilleure fortune en Angleterre, ne laissant après lui que son livre, aujourd'hui presque inconnu, même aux médecins (*Kinésithérapie*; Paris, 1847).

Vers 1850, l'administration de l'assistance publique, engagée par les appréciations favorables des médecins de l'hôpital des Enfants, organisa des exercices gymnastiques à l'usage des enfants atteints de maladies chroniques et en traitement dans ses établissements. La direction du gymnase fut confiée à M. Lainé, auteur d'un *Traité de gymnastique pratique destiné aux établissements d'éducation et aux corps militaires* (Paris, 1850). Les encouragements n'ont pas manqué à cette institution nouvelle, et on peut dire que peu de tentatives ont reçu un plus bienveillant accueil; des prix ont été distribués solennellement, des rapports élogieux ont circulé sous toutes formes, et ont trouvé accès dans les journaux. Il manquait cependant une sanction plus positive, et les applications restaient plutôt hygiéniques que thérapeutiques.

M. Blache, dans un mémoire important lu à l'Académie de médecine (1854), a étudié la valeur curative de la gymnastique et les résultats obtenus à l'aide de ce moyen dans le traitement de la chorée. 100 malades choréiques ont été soumis aux exercices gradués du gymnase, et le succès a paru dépasser même les prévisions, puisque, d'après les conclusions de M. Blache, aucun des modes de traitement appliqués à la danse de Saint-Guy n'a donné un nombre de guérisons aussi considérable que la gymnastique, soit seule, soit annexée aux bains sulfureux. La gymnastique aurait en outre l'avantage de pouvoir s'employer dans presque tous les cas, sans qu'on soit arrêté par les contre-indications qui se présentent à chaque pas dans l'usage des autres médications. La guérison serait obtenue dans un nombre de jours égal à celui que réclame l'emploi des bains sulfureux; mais elle serait plus durable, et la constitution des enfants serait améliorée d'une ma-

nière très sensible. M. Blache a décrit avec la plus heureuse précision la série des exercices dont doit se composer le traitement, et on voit, d'après le tableau qu'il a tracé, que M. Lainé a profité de l'expérience des maîtres de l'art. Le programme qu'il adopte est conforme, sans changements notables, à celui que Ling avait déjà proposé et suivi, et dont M. Lainé semblait avoir une notion assez peu exacte, à l'époque où il publiait son livre. La chorée avait d'ailleurs, bien avant que les exercices du gymnase fussent régulièrement et méthodiquement institués, fourni matière à divers essais gymnastiques. On se souvient que Récamier avait coutume de conseiller une éducation rythmée des mouvements pour consolider la guérison, et on n'a pas oublié les procédés auxquels il avait eu recours, dans son ingénieuse fantaisie, pour forcer les choréiques à se mouvoir en mesure.

A côté de cette application vraiment thérapeutique, la gymnastique tendait à prendre dans l'hygiène une place plus élevée. Un gymnasiarque qui s'est fait une renommée par la hardiesse plutôt que par l'heureuse combinaison des exercices, convoquait dans un établissement modèle une foule qu'il avait la prétention de régénérer. M. Triat, en évoquant les traditions de la gymnastique des anciens, ne recule devant aucune de ses exagérations, et son système, comme on l'a dit avec raison, est plutôt propre à faire des hercules du Nord qu'à se prêter à des applications médicales; les élèves, nus jusqu'à la ceinture, se livrent avec une ardeur de néophytes, sans trêve et pendant des heures, aux plus violents exercices, jusqu'à ce qu'épuisés, noyés de sueur, ils soient soumis à des frictions sur tout le corps et reprennent leurs vêtements. Quant à des indications individuelles à remplir, des vices de conformation à redresser, des imperfections spéciales à amender, il n'en est pas et n'en peut être question; ce n'est évidemment pas sans avantages que des individus ont été soumis à ce régime impitoyable, mais ce n'est pas non plus sans inconvénients que des hommes d'un âge mûr ont échangé leur vie par trop sédentaire contre ces excès d'activité musculaire.

Nous avons vu comment la gymnastique, au moment où elle



allait être organisée dans les établissements d'instruction publique, avait dû disparaître devant les préoccupations suscitées par la révolution de 1848. Les projets forcément délaissés ont été repris, et une commission a dressé, l'année dernière, le programme de la gymnastique des collèges. Le professeur Bérard, rapporteur de cette commission, a fait ressortir avec son talent habituel les profits que doivent retirer les élèves d'exercices physiques bien entendus. Le programme ne renferme d'ailleurs aucune innovation, il se compose essentiellement des exercices qui constituent ce qu'on devrait appeler la gymnastique militaire mise à la portée de plus jeunes organisations. La gymnastique, bien qu'elle entre effectivement dans le plan des études, y occupe à peine plus de place qu'autrefois, et il est probable que les résultats se tiendront dans cette modeste mesure, qui suffit à empêcher les institutions de déchoir. A l'époque où la commission fonctionnait, nous avons appelé l'attention sur la nécessité qu'il y avait de ranger la gymnastique parmi les travaux imposés aux écoles primaires; nous faisons ressortir les bienfaits d'une activité physique réglée pour des enfants chétifs, privés le plus souvent de récréations et fatigués par l'assiduité disciplinaire des écoles. La commission n'en a pas décidé ainsi, mais plusieurs villes ont pris cette bienfaisante initiative; nous citerons au premier rang Strasbourg, qui a doté d'une gymnastique les écoles communales, et qui a eu le bonheur de placer à la tête de son gymnase un professeur de zèle et de talent, M. Heiser.

On voit, par ce court résumé, le peu qui a été fait chez nous; on verra, en comparant l'état des choses dans notre pays avec ce qu'il est à l'étranger, combien il resterait à faire. Pour s'en rendre compte, il faut remonter plus haut, jusqu'à l'école même dont dérivent toutes les autres.

La gymnastique consistait dans un mélange d'exercices plus ou moins variés, destinés à développer l'élégance des mouvements, à accroître la force musculaire, et à agir secondairement sur l'ensemble de la constitution, lorsque Ling entreprit, vers 1850, une réforme profonde et créa ce qu'on appela après lui la gym-

nastique nationale suédoise. Tout en conservant les exercices destinés à faire partie de l'éducation pédagogique et militaire, il institua séparément une gymnastique thérapeutique, espèce de matière médicale où le médecin puisait souvent les indications individuelles, les divers éléments d'action. Ce fut là une double révolution dont les conséquences devaient se dérouler dans l'avenir, et d'où sont nées toutes les méthodes modernes. D'abord, au lieu de se contenter de pratiques absolues, bonnes pour toutes les complexions, applicables à tous les cas, la gymnastique eut à tenir compte et des dispositions du malade et de la nature de la lésion. Du moment qu'elle avait la prétention de figurer parmi les éléments dont dispose la médecine, il fallait qu'elle se soumit aux conditions qu'on exige des autres méthodes de traitement: on lui demandait des faits et des expériences, on exigeait d'elle des préceptes qui se pussent transmettre; en un mot, et la comparaison est juste à plus d'un point de vue, la gymnastique devait prendre rang dans la matière médicale à côté des cures d'eaux minérales et offrir à peu près les mêmes garanties.

C'était là un premier progrès qui en appelait nécessairement un second. Mis en contact avec les médecins, contraints de faire leurs preuves, les gymnasiarques ne pouvaient plus s'accommoder des banalités sur lesquelles ils avaient vécu, parlant à tout hasard de muscles à renforcer, de tempéraments à reconforter, de poitrines à élargir, de circulation à activer: il devenait nécessaire de renoncer à ces formules dont les gens du monde eux-mêmes commençaient à se fatiguer. La gymnastique avait besoin de revêtir un caractère scientifique.

Ling en était convaincu; mais il ne l'était pas moins qu'on n'entraîne pas les esprits avec les tâtonnements si longtemps indécis de la science, et qu'il faut frapper de grands coups, si on veut que les choses aient quelque retentissement. Il créa donc de toutes pièces ce qu'il eût dû étudier, il embrassa dans le cadre du traitement gymnastique à peu près toutes les maladies, déclara tout guérir. Peut-être est-il heureux pour sa mémoire qu'il soit mort avant d'avoir rédigé la partie médicale de son traité.



Ses élèves, se conformant à l'usage, ne le cédèrent en rien au maître, et le public suivit, comme d'habitude, l'impulsion qu'on lui donnait. On prescrivit à Stockholm des doses de gymnastique et on n'épargna même pas les arcanes des formules. On trouvera dans l'ouvrage classique de Neumann (1) la série des signes cabalistiques : ainsi V signifie flexion ; Z, secousse ; O-O, posture, etc., sans compter les abréviations et les étrangetés du vocabulaire. Il arriva bientôt, sinon dès le début, ce qui ne manque jamais à ces médecines exclusives et systématiques : le gymnasiarque trouva que c'était une trop modeste mission que d'administrer le remède ; il se constitua le juge de l'opportunité et assumait la double responsabilité du diagnostic et du traitement, confusion toujours séduisante, parce qu'elle a pour résultat de supprimer tout contrôle étranger. Pour résumer notre pensée, Ling a été le Priessnitz de la gymnastique ; il avait les qualités et les défauts du fondateur de l'hydrothérapie, la méthode qu'il introduisait à Stockholm devait, par la nature même des choses, passer par des phases analogues à celles qu'a subies la médecine de Græfenberg.

Après la Suède, c'est en Prusse que la gymnastique suédoise a trouvé le plus d'adhérents. L'Allemagne, par un concours de circonstances qu'il serait curieux d'étudier, semble être la terre classique de ces médications absolues : elle a vu naître le mesmérisme, l'homœopathie, l'hydrothérapie ; elle a patronné les eaux minérales, les cures de raisin, les cures de petit-lait, toutes diverses dans la forme, mais au fond conçues d'après les mêmes principes. Elle accueille aujourd'hui la gymnastique médicale avec une faveur que laissait d'ailleurs prévoir le goût du pays pour la gymnastique.

Le Dr Neumann est certainement l'auteur qui a le plus contribué à mettre la gymnastique médicale en crédit : aussi ardent qu'il convient au plus hardi novateur, il s'est appliqué néanmoins à mettre au service de la gymnastique ses connaissances anatomo-physiologiques et à préciser les applications pratiques. Il résulte de ce mélange contradictoire d'ardeur ima-

(1) *Gymnastique médicale*. Berlin, 1852.

ginative et de rigueur presque mathématique, un ensemble qui d'ordinaire ne manque pas son effet. Il est regrettable que le traité de Neumann, de beaucoup le plus étendu et le plus complet qui ait été écrit sur les exercices du gymnase, se prête si difficilement à une analyse : nous aurions souhaité de pouvoir initier nos lecteurs à la science nouvelle ; mais la nature du sujet et surtout la contexture du livre s'y refusent trop absolument, et nous ne pouvons qu'essayer de caractériser les tendances de l'auteur, en signalant les points pratiques auxquels il s'est surtout attaché.

Ling avait introduit dans la gymnastique un mode nouveau d'action, et c'est assurément un de ses meilleurs titres. Tandis qu'avant lui on ne s'occupait que de régler les mouvements actifs, il prescrivit l'emploi des mouvements passifs, c'est-à-dire provoqués par le maître, sans intervention de la volonté du sujet, sorte de massage intelligent, et bien différent de celui qu'employent les Orientaux ; c'est cette pratique à laquelle on a recours au début du traitement gymnastique de la chorée, et dont il est juste de rendre honneur à qui de droit. Neumann a eu le mérite d'étudier, avec une sorte de prédilection, les mouvements complexes qui résultent de la double action du sujet en traitement et du maître ; il a appelé l'attention sur l'énergie de ces exercices, qui finiront peut-être par occuper la première place parmi ceux dont sa gymnastique médicale se compose. Sa théorie de l'influence des actions musculaires variées sur la circulation et sur le système nerveux, est d'une physiologie au moins contestable, et ses recherches sur la contracture et la force de résistance de divers tissus doués d'une contractilité plus que douteuse, sont loin d'être complètement satisfaisantes.

Quoi qu'il en soit, on sent déjà que la tradition de Ling se modifie ; son point de départ est plus rigoureux, les synergies musculaires sont mieux connues, les puissances des muscles isolés sont plus anatomiquement appréciées ; mais, comme il arrive trop souvent, ces notions préliminaires plus exactes



n'éclaircissent pas beaucoup la thérapeutique. Neumann ne le cède en rien à son maître pour la ferveur de sa foi, et depuis la phthisie pulmonaire jusqu'aux déviations de la colonne vertébrale, il est peu de maladies qui ne lui paraissent être guéries par la panacée gymnastique. Le capitaine Rothstein, le premier promoteur de la gymnastique suédoise à Berlin, ne cite-t-il pas la blennorrhagie parmi les affections que la gymnastique guérit le plus sûrement? Toute cette thérapeutique manque de preuves et même de faits, elle n'a rien de ce qui peut engager un médecin sérieux à expérimenter un mode nouveau de traitement, et l'excès de la réussite appelle plutôt la défiance. Neumann, médecin lui-même, l'a peut-être senti, et non content de relater des cures, il a voulu classer les médications à la manière dont nous systématisons les médicaments; il a donc admis une médication dérivative, une purgative, et enfin une troisième (*zertheilende*) qu'on traduirait très imparfaitement par le nom d'altérante. Il y a dans la série des exercices dont se composent ces trois classes de remèdes gymnastiques de profitables enseignements à recueillir.

Tant que les systèmes thérapeutiques se tiennent ainsi dans les généralités, ils obtiennent des succès de vogue d'autant moins durables qu'ils sont plus brillants: la désillusion ne pardonne pas quand elle succède aux trop vifs enthousiasmes; s'il est à peu près nécessaire, au début, de trop promettre et d'éveiller la foi pour obtenir l'attention, c'est un artifice dangereux à prolonger. Le plus grand service qu'on pût rendre à la gymnastique, c'était donc, après tant d'exagération, de restreindre le champ de son emploi, et d'en légitimer l'usage en le limitant. C'est ce que le D<sup>r</sup> Eulenburg (1) a tenté dans sa brochure, où il rapporte des observations et où il démontre, par des données positives, les résultats du traitement; c'est ce qu'a essayé également, dans la dernière partie de son livre, le professeur des écoles de Strasbourg, Ch. Heiser (2). Si digne d'encouragement

(1) *De la gymnastique médicale suédoise*. Berlin, 1853.

(2) *Traité de gymnastique orthopédique*. Paris, 1854.

que soit cette direction, elle ne nous semble pas suivie assez résolument pour déterminer la conviction; on invoque des faits, mais en si petit nombre, qu'il reste encore place à tous les doutes, et on se hâte de proclamer le succès. Les écrivains sont des hommes persuadés d'avance de la supériorité de la gymnastique, et qui usent involontairement d'un artifice de rhéteur, en ayant l'air de chercher ce qu'en réalité ils croient avoir trouvé depuis longtemps. Il suffit d'énumérer les maladies qui figurent encore dans ces listes déjà fort épurées: affections cérébrales et nerveuses, folie, hypochondrie, chorée, épilepsie, congestions ou tendances à l'apoplexie, tubercules pulmonaires au début, emphysème pulmonaire, maladies intestinales, dyspepsies, constipation, diarrhée, côlites, hémorroïdes, paralysies diverses, anesthésies, contractures, ankyloses, rhumatismes chroniques, déviations rachidiennes, chlorose, anomalies de la menstruation, affections nerveuses ou même organiques du cœur. N'est-ce pas en vérité à ébranler les esprits les plus sympathiques? Encore faut-il s'estimer heureux que certaines affections n'occupent pas, dans ce cadre, la place que la spéculation leur devait assigner.

De toutes ces cures, les plus authentiques paraissent être, outre la chorée et certaines affections choréiformes, celles des déviations de l'épine; peu à peu la méthode se concentre sur cette classe de lésions, où elle paraît compter ses succès les plus vrais. C'est ainsi que Heiser et Eulenburg ramènent involontairement presque toute la gymnastique à l'orthopédie, et que cette foule de maladies rebelles graves, importantes à tant de titres, est reléguée au second plan, et ne vient qu'après les moindres courbures de l'échine.

En résumé, nous nous sommes efforcé de donner un aperçu des tendances actuelles de la gymnastique médicale, sans annoncer un jugement qui nous semblerait prématuré. Il est difficile de croire qu'un modificateur puissant, méthodiquement dirigé, employé avec persévérance, ne produise pas d'effets réels; il est impossible d'admettre que le médecin ait le droit de rester



étranger à des résultats qui rentrent essentiellement dans le domaine de la science. La plupart des questions sont plutôt soulevées que résolues, ou du moins leur solution n'est-elle rien moins que définitive; on en est encore à savoir jusqu'à quel point la gymnastique contribue à l'hypertrophie des muscles exercés, et l'étude de son influence sur l'ensemble de la constitution ne sort pas des plus vagues données. Ces imperfections sont palpables, et cependant on peut, sans les méconnaître, fonder quelques espérances sur l'avenir de cette thérapeutique, une fois qu'elle aura été soumise à une critique sévèrement expérimentale.

Dût ce résumé n'avoir pas d'autre intérêt, il aura du moins celui de faire un peu mieux connaître des travaux auxquels on fait trop souvent de larges emprunts, sans en citer les auteurs.

(*Archives générales de médecine*, 1855.)

## ACTION THÉRAPEUTIQUE DU BROME.

---

Quelques remèdes en petit nombre sont entrés d'emblée dans la thérapeutique, avec des attributions définies. Le brome et ses composés n'ont pas eu cette bonne fortune; essayés dans les maladies les plus diverses, sans méthode et surtout sans persévérance, ils ont eu le sort des médicaments de second ordre qu'on voit s'élever et s'abaisser par une sorte de flux et de reflux presque périodique.

Plus d'une raison a contribué certainement à l'incertitude des résultats: peut-être tout d'abord la douteuse efficacité de l'agent, peut-être aussi l'absence de direction et de suite dans les expériences. Découvert quinze ans après l'iode, ayant avec ce métalloïde de remarquables analogies, entretenant avec le chlore une ressemblance chimique presque aussi remarquable, le brome fut considéré comme un succédané de ces deux substances. On sait quelle défaveur c'est pour un médicament d'être présenté à titre de suppléant d'un produit mieux connu et dont les qualités ne sont plus en discussion. On ne le juge plus par lui-même, mais par comparaison; au lieu d'étudier son action et de lui tenir compte des effets qui lui sont propres, on l'astreint à un parallèle qui influence l'expérimentateur et trouble l'expérimentation. Si le brome avait été dégagé par l'analyse avant l'iode, il est supposable qu'il eût été mieux apprécié et que nous serions mieux renseignés sur ses propriétés actives.

Après avoir été successivement repris et délaissés, le brome